3 1761 07878739 7

PQ
2635
A95T6

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/latourdivoire00rayn

La Tour d'Ivoire

DU MÊME AUTEUR

Le Signe (nouvelle édition).
Chairs profanes (épuisé).
Les Cornes du Faune (épuisé).
Le Bocage.

ERNEST RAYNAUD

La Tour d'Ivoire

PARIS
BIBLIOTHÈQUE ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE
SOCIÉTÉ ANONYME LA PLUME
31, rue Bonaparte, 31
1899

PQ
2635
A95T6

L'AME DES CHOSES

Reliques d'autrefois, pêle-mêle entassées,
Je ne puis plus vous voir sans qu'aussitôt je sente,
Avec mélancolie, éclore en mes pensées
Comme une fleur de rêverie attendrissante.

O pastels, où l'Aimée offre une rose absente,
Dentelles que la Vie et l'Amour ont froissées,
C'est par vous que, trompant l'heure triste et présente,
La force du Génie évoque le Passé !

Perles qui frémissiez au cou vivant des reines,
Redingote, petit chapeau de l'Empereur,
Quelque chose demeure en vous de l'Ame humaine.

Ce n'est point le hasard qui, près de cet écrin
Royal de Favorite, a posé, tout à l'heure,
Un casque à peau de tigre où ruisselle un long crin.

Le Plaisant Domaine

LE PLAISANT DOMAINE

Je voudrais, loin du monde, habiter un château
Séculaire, entouré d'ombre sauvage et d'eau.
Au bout de la profonde avenue, un portique
De pierre, supporté par quatre fûts doriques,
Blanchirait — Au fronton, une licorne ailée
Et un lion retiendraient un blason descellé.
La solitude assise, au milieu des quinconces,
Y verrait les sentiers enchevêtrés de ronces,
Et, ceignant de porphyre un médaillon de nuit,
Les grands bassins mirer le ciel avec ennui.

Sous le lierre amassé, la grille devenue
Inutile, au dehors pendrait interrompue ;
La double aiguille du cadran extérieur
Flotterait détachée et, dans la cour d'honneur,
Le Temps aurait fléchi le dernier réverbère.

Ce serait triste et doux ; une lourde atmosphère
De rêve, comme il s'en dégage des romans,
Y ferait songer à la Belle-au-bois dormant,
A quelque vieux récit de ballade allemande,
Où l'histoire, à la fin, se mêle à la légende.

. ˙ .

Le vestibule, avec ses bustes d'inconnus,
Son ciel peint, où triomphe une déesse nue,
Où, par la triple baie entre à flots la lumière,
Verrait l'herbe encadrer son dallage de pierre,
Et la mousse fleurir, d'un vivant ornement,
L'escalier qui conduit aux grands appartements.
. . . . . .
De la porte où, les bras enflés d'énormes bosses,
Se tordraient, en hurlant, deux moitiés de colosses,
La serrure, rouillée, aurait ce grincement
Qui fait que l'on est pris d'un long tressaillement,
Que l'on suspend son pied furtif et qu'on écoute
Si, par derrière, un pas ne suit point votre route,

Et que l'on ne sait plus si c'est la vieille clé
Ou bien si c'est quelqu'un qui, dans l'ombre, a parlé.

.˙.

Un souffle froid d'abside, un vent glacé de cave
Vient de la galerie et vous souffle au visage ;
Les couloirs ont des airs de crypte où dormiraient
Les aïeux, dont il ne survit que les portraits.
O tristesse ! de voir les charmantes figures
D'Antan, tomber avec l'écaille des peintures.

.˙.

Ce serait toi Thérèse, infante aux longs yeux noirs,
Dans ta jupe massive en forme d'entonnoir,
Toi ! dont le falbala excède à flots la chaise,
Lodoïske, au bonnet carré de polonaise,
Toi, Frosine occupée, au petit Trianon,
A fleurir d'un bijou ton fichu de linon,
Toi ! Joséphine, au corps onduleux de créole,
Dont le regard en dit plus long que la parole,
Toi ! Palmyre, coiffée en oreilles de chien,
Inattentive au livre entr'ouvert que tu tiens,
Toi ! qui, flottante aux plis d'un schall en cachemire,
Sus réduire, à leur tour, les Vainqueurs de l'Empire,
Longue Zelie ! où toi Corinne, autre Psyché
Que baise au front un bel adolescent penché.

.˙.

Les murs, comme il en est au château de Versailles,

Du grand Salon, seraient surchargés de rocailles.
Un lustre de cristal, descendu du plafond,
Mire au parquet ciré sa verrerie en rond.
La cheminée, avec deux vases de porphyre,
Porte un buste de femme au rayonnant sourire.

.˙.

Lorsque la canicule, aux trop vives chaleurs,
Dessècherait la source et blesserait les fleurs,
J'y verrais, dans la nuit des persiennes mi-closes,
Luire confusément mille adorables choses,
Des consoles d'onyx où la chimère tord
Sa gueule menaçante et ses écailles d'or,
Des commodes de rose aux guirlandes de cuivre,
Une table de marbre où penche un Silène ivre,
Des fauteuils où Beauvais a brodé le blason
De l'Amour et les quatre attributs des saisons.

J'y verrais se mêler à la cuisse velue
Des boucs, l'ivoire frais des belles nymphes nues,
Et les dieux, quand tout flotte indécis dans le soir,
Aux princesses noués, traverser les miroirs.

Je me tiendrais souvent dans la bibliothèque,
A feuilleter Maro, Pline, les deux Sénèque,
J'en aimerais jusqu'à cette odeur de moisi

Dont je demeurerais à la gorge saisi
Dès l'entrée ; une antique et haute boiserie
Sculptée, y jetterait une note assombrie
Où de la reliure éparse, par moments,
Les cuivres jetteraient comme un sourd flamboiement,
Souvent, en feuilletant ces énormes volumes
Dédicacés suivant une antique coutume,
A tranche rouge, avec leur cuir écussonné
D'un blason d'or, je ne serais point étonné
D'en voir fuir quelques grains de tabac de hollande,
Et j'en éprouverais une joie aussi grande
Si quelque fleur séchée, en arrêtant mes doigts,
Me causait tristement d'un amour d'autrefois.

. . .

J'aimerais vous relire, antistrophes, épodes
De l'ode où Sabatier délire avec méthode,
Ou le Père Venance, à son accordéon,
Fait répéter ce qui survit d'Anacréon,
Je lirais l'héroïde où Didon délaissée
N'a que Gilbert pour truchement de sa pensée,
Celle encore où Sainmore, en évoquant Sapho,
Inflige à sa poussière un supplice nouveau,
Celle aussi où Héro, redemandant Léandre,
A cause de Dorat ne peut se faire entendre,
Celles où Héloïse, au-delà du tombeau,

Croyant joindre Abeilard retrouve Colardeau,
Où La Vallière sent l'ennui qu'elle a s'accroître
Des vers que Ximénès lui prête au fond du cloître,
Pareille à Calypso pour qui deux fois le sort
Fut cruel, la livrant sans défense à Champfort.

Je lirais mainte idylle où l'amant mécanique
Tourne aux pieds de sa belle une boîte à musique,
Où quelque abbé espiègle affuble, en souriant,
Méléagre de la perruque à Florian,
Où Monsieur Léonard, à la ville, décrotte
Bravement Théocrite et lui met des culottes,
Où Berquin, qui jamais ne mit le pied dehors,
Change Iris en Lucinde et Ménalque en Lindor,
Je vous lirais aussi petits compliments fades
De Maugenot, confits en pleine cassonnade,
Je lirais l'Elégie où l'on voit, à pas lents,
Chanceler un malade en vers plus chancelants,
Où Dorange, mettant son histoire en musique,
Module adroitement ses cris de pulmonique,
Et, s'ornant du laurier de la Victoire, meurt
Une main sur la lyre et l'autre sur son cœur.

Guirlandes de Julie aux fleurs avariées
Sous globe des anciens bouquets de mariées,

Je vous lirais ! et vous ! vieux refrains d'opéra,
Quinault, Lulli, Vadé, Favart, et cœtera,
Epitres, Madrigaux à la belle insensible
D'où s'exhale un besoin de sommeil indicible,
Ballades, bouts-rimés, églogues, triolets,
Vaux-de-vire où le vin ruisselle en vingt couplets,
Rondeaux, où git la rime à la raison rebelle,
Stances, amphigouris, fabliaux, vilanelles,
Je lirais tout ! Je lirais même, dieu aidant,
Les érotiques de messieurs les présidents.

. . .

Lorsque mon front brûlant, excédé de lectures,
Quêterait cette paix que donne la Nature,
Au milieu du soleil bourdonnant, j'élirais
Dans le parc, un nid d'ombre, un coin humide et frais
De feuilles où, solide honneur du territoire,
Un chêne au faîte large ombrage une onde noire.
Venus de toutes parts, dix tortueux sentiers,
Vers cette eau solitaire inclinant leurs graviers,
Pour tribut ordinaire, apportent au poète
Ce qui vibre de joie au fond du parc en fête.

La Nature y rassemble et le frêne noueux,
Et les tilleuls ridés et le saule aux cheveux
Si longs qu'ils lui font comme une verte pelisse,

Et le châtaignier grave et le hêtre au corps lisse,
L'acacia frisé, le sorbier rougissant,
Le pawlonia qui rit en fleurs tous les deux ans,
Le platane éveillant, au fond de la mémoire,
Horace, qui jadis à son ombre aimait boire,
Le vernis du Japon, le vieil orme où se tient
L'orchestre villageois dans les tableaux anciens,
Le marronnier massif aux vertes pendeloques,
Le cèdre qu'on dirait issu d'une autre époque,
Le pin droit, qui d'Athys éternise le don,
Le noisetier léger qu'on dépouille à Meudon,
Et jusqu'aux frais rosiers qu'à la fin l'églantine
Sauvageonne a rendus à leur fruste origine.

.˙.

Une moire agitée y rote incessamment
Jetant à la nuit verte un éblouissement.

Des troncs, que le soleil hérisse de ses flèches,
Dégoutte un sang doré sur l'herbe obscure et fraîche,
Un nuage en suspens semble annoncer qu'un dieu
Enflammé de jeunesse, y respire au milieu.
Je doute si l'éclat de cette ombre incertaine
Vient du front de Narcisse ou des fleurs du Troène,
Si ce remous d'écume, éclaboussant les joncs,
De naïade ou de carpe atteste un lourd plongeon.

Un cygne, surprenant par l'éclat de ses ailes,
Aux grâces de Léda promène un cœur fidèle ;
Et ce qui, sur la rive, étincelle de fleurs,
De Salmacis prostrée imite les couleurs.

Qu'un froissement résonne ! et c'est Diane nue
Ou Vénus aux beaux flancs qui descend de la nue,
C'est Néère assaillie et qui s'ouvre un chemin
Sous l'eau, pour esquiver la rage du boucquin ;
C'est Biblis qui se fond en tremblante lumière,
C'est Hylas qui se penche au-dessus d'une pierre
Et que sa lourde amphore entraîne dans son poids,
C'est !... mais à quoi bon dire ici ce que j'y vois ?

.˙.

Ainsi cette onde en fleurs, d'une vague féerie
Diverse, entretiendrait un temps ma rêverie,
Jusqu'à l'heure où, parmi les poussières du soir,
Sur la terrasse en feu je reviendrais m'asseoir.
Un mûrier chanterait. J'écouterais les trembles
S'éveiller un à un, puis jeter, tous ensemble,
Ce long bruit qui ressemble au fracas de la mer,
A ce mugissement que disperse, dans l'air,
L'onde précipitée en chute des cascades,
Ou des torrents pierreux qui roulent par saccades.
O charme puissamment aigu que le Passé

Donne aux lieux que la Gloire a jadis traversés !
Tristesse des châteaux, fécondes solitudes
Des jardins, désormais soyez ma seule étude !
Je veux cueillir encore, à l'ombre des rameaux,
Quelque chose de l'âme éparse des héros
Et retrouver, parmi ces rumeurs étouffées
Du crépuscule, un peu de la lyre d'Orphée,
Comme un écho lointain des éloquentes voix
Qui forçaient au silence et les dieux et les rois.

.˙.

Ce portique qui croule et ce parc en ruine
A demi-reconquis par la ronce et l'épine,
Tout ce vaste domaine, en qui palpite encor
Ce que trois siècles d'art ont amoncelé d'or,
Il m'entoure ! Il retient ma prunelle éperdue.
Mon juste orgueil s'y mire au geste des statues,
Le souvenir, aux feux tremblants de l'horizon,
Où le soleil se couche, allume ses tisons ;
Les roses de la Fable y couronnent l'histoire ;
Je m'émeus ; ma pensée y respire la gloire
Et j'y laisse flotter, impuissant à partir,
Mon âme anéantie à force de sentir.

A Falguière

A FALGUIÈRE

C'EST Junon ! que vêt seule une altière splendeur,
Qui charme, en les glaçant, tous les cœurs autour d'Elle,
Notre jour prend éclat de sa grâce immortelle,
Le beau paon qui la suit jette moins de lueurs ;

C'est Diane ! du geste arrêtant l'impudeur,
C'est Diane ! insensible, hélas ! autant que belle,
Qui, se réjouissant du surnom de cruelle,
Inflige un poil de bête à l'effronté chasseur ;

Chacune, dégageant un charme involontaire,
Au fond des jeunes cœurs inclinés au mystère,
Allume, pour l'éteindre, un feu de volupté.

Je t'admire et te loue, ô main souple, ô Falguière !
D'avoir tiré du Ciel pour en orner la Terre,
Ces deux fronts où respire une noble Beauté.

ANTIQUES

I

LA COLÈRE D'ACHILLE

Armé du bouclier au multiple dessin,
Achille a frappé l'air du cri de sa menace,
Ses yeux, étincelants de colère et d'audace,
Montrent qu'il a conçu quelque atroce dessein.

De troyens étripés il a brandi la trace
Fumante qui ruisselle à son fer assassin,
Sa crinière crépite et l'on voit sa cuirasse
Suivre les mouvements désordonnés du sein.

Il se rue, invoquant Thétis, avec furie,
Parmi les cris, les chars où sévit la tuerie,
Les flèches et la croupe en fuite des chevaux.

Car il a vu Patrocle étendu sans pensée
Et son bras altéré brûle du feu nouveau
De venger cette veine aux cailloux dispersée.

II

LE RETOUR DE JASON

C'EST Jason qui revient en superbe équipage,
Un trophée agité le proclame vainqueur,
Un regard énergique, à travers son visage,
S'allume, pour témoin de sa mâle vigueur.

Sa renommée au loin sonne comme un rivage,
La Jeunesse et l'Amour le précèdent de fleurs.
Armant pour lui la trompe aux brutales clameurs,
La Gloire, sur sa tête, ébranle son plumage.

Il vient, pareil aux dieux que l'on figure nus,
Ses genoux sont de rose et ses membres charnus
Sont d'ivoire et son torse est pétri de lumière,

La toison secouée étincelle à son bras,
Et sur l'or de son casque, à la rouge crinière,
Une aigrette remue à chacun de ses pas.

III

LE CHANTEUR PRIVILÉGIÉ

A son tour Alexis s'est levé sous l'ombrage,
Grave et nu ; sur l'épaule arrondie et le sein
En relief et la cuisse au fuselé dessin,
Palpite mollement le reflet du feuillage.

Il va chanter Corinne ; un sang robuste et sain
Epanouit comme une rose à son visage.
Il respire, escorté des grâces du bel âge,
Et sa lèvre entretient le bourdon d'un essaim.

Sa chevelure luit d'une étrange manière
Tant qu'il a comme une auréole de lumière ;
Sa poitrine se gonfle aux approches du dieu.

Il élève la flute avec ses bras d'ivoire,
Mais ses roseaux n'ont pas retenti, que ses yeux
Ont déja fait vers lui s'incliner la Victoire.

IV

LE JUGEMENT DE PARIS

PARIS, qu'un bonnet rond pour Phrygien désigne,
D'un bras, s'appuie au tronc d'un vieil orme ombragé,
De l'autre, il dissimule, arrachée au verger,
La pomme que son vœu destine à la plus digne.

L'aube de ses cheveux, d'un éclat passager,
Dore son col flexible à la façon d'un cygne.
Sur sa lèvre ruisselle une pourpre de vigne,
Une grâce a fléchi son beau torse allongé.

La foudre, avec fracas, déchire en deux la nue,
Minerve en descend, grave, et Vénus toute nue,
Et Junon qu'un beau sceptre alourdit de son poids,

Vers le pâtre, orgueilleuse, elle vient la première,
Lui, chancelle, aveuglé d'une triple lumière,
Et la pomme éblouie hésite dans ses doigts.

***

Sur le front de Junon un beau matin s'assied.
Tout son corps, animé de l'espoir du triomphe,
Au milieu des bosquets, dressant un buste altier,
Mêle à ses lys brûlants un feu rose de conque.

Minerve a dépouillé son casque coutumier,
Sa chevelure flotte autour d'Elle avec pompe,
Mais du harnais pesant que sa main vient de rompre,
Sa peau nue a gardé comme un reflet d'acier.

Double roc où ne tinte aucune onde rieuse,
Leur éclat s'apparente aux pierres précieuses ;
Le cœur s'en éblouit sans en être échauffé.

Junon arme son front d'un sourcil trop sévère,
Minerve, d'une chouette ordinaire coiffée,
Nourrit un feu trop sombre au fond de ses yeux verts.

***

Vénus vient, un chapeau de roses sur la tête,
Une longue harmonie ordonne et lie, entre eux,
Les moindres mouvements de son corps amoureux,
Elle échauffe les cœurs d'une flamme secrète.

La Grâce est son unique instrument de conquête,
Un ineffable Eden s'engendre de ses yeux,
Sur ses pas l'air s'emplit d'un parfum précieux
Et sonne, au loin chargé d'une rumeur de fête.

Un escadron d'amours, branlant des ailerons,
L'escorte et l'on entend frémir, aux environs,
Des colombiers d'Avril la musique incertaine,

Elle sourit. La pomme est roulée à ses pieds,
Moins pour cette beauté dont s'enflent les fontaines,
Que pour cet œil sensible où tremble une pitié.

V

LA SURPRISE AU BAIN

La lumière d'en haut s'écroule en avalanches,
L'air est comme embrasé d'un flamboiement de feu,
Le sol est crevassé ; la route en pierres blanches
Fume et le ciel s'étale implacablement bleu.

Deux enfants qu'un beau nœud de fleurs presse à la hanche,
Encore ruisselants de la course et des jeux,
Près d'une source vive où dorment les pervenches,
Vont cueillir la fraîcheur d'un silence ombrageux,

Ils mirent, dépouillés, dans le cristal de l'onde,
La fraîche nudité de leur jeunesse blonde,
Folâtres, dans la foi naïve d'être seuls,

Tandis que Pan, gardien des grottes et des chênes,
Compare leur poitrine aux blancheurs des troënes,
Et rit, caché derrière un rideau de glaïeuls.

INSCRIPTION

Voici que la couronne se délie
Des roses qui jadis ornaient ton front vainqueur,
Et sur ton sein, ta tête, à la façon des fleurs,
S'est inclinée avec mélancolie,

Tu frisonnes, pris d'un mal de langueur,
Dans ce musée où tourne un jour froid sur les dalles,
Et ton marbre, où l'encens s'élevait en spirales,
N'éveille aujourd'hui qu'un rire moqueur.

Pour tout ce que j'ai lu de tristesse infinie
Sur ton front fatal, exilé des cieux,
De mon luth fraternel accueille l'harmonie.

O toi ! qui marchais à l'égal des dieux,
O toi ! dont les yeux clairs, dissipant tous les voiles,
La nuit, renaissaient parmi les étoiles.

LE MODÈLE

JEUNE, il fut sur la toile Alexis le berger,
Hylas, au sein des eaux plongeant la lourde amphore,
Aristée aux cheveux couronnés d'épis d'or,
Tircis d'un bruit de flûte emplissant le verger,

Puis il fut le bouillant Achille aux pieds légers,
Sous le casque à la rouge aigrette, effroi d'Hector,
Thésée, à la crinière empoignant le Centaure,
Jason riche au retour d'un bel or étranger.

En mille endroits royaux, sa belle image trône,
Mirée à l'infini dans les miroirs profonds,
Sur la nue assemblée au milieu des plafonds.

Maintenant, inutile et réduit à l'aumône,
De porte en porte il quête un pain noir, oublieux
D'avoir été vivant ceint du laurier des dieux.

LE TRIOMPHE DE LÉDA

Elles n'ont pas subi l'outrage des Saisons.
Le Temps en vain s'écoule et le rêveur qui passe
Les voit sourire, avec infiniment de Grâce,
Leurs yeux silencieux animent la cloison.

L'une est représentée à la façon des Grâces,
Dansant au clair de lune au milieu du gazon,
L'autre lève un rideau sur un vert horizon
Et, cherchant son vainqueur, interroge l'espace.

Celle-ci d'une gerbe assemble les couleurs,
Celle-là se couronne élégamment de fleurs,
L'autre fixe un nœud tendre au cou des colombelles.

L'agrément de chacune éclate en ces tableaux,
Mais l'on cite à bon droit, comme étant la plus belle,
Celle qui joue avec un cygne au bord de l'eau.

LA PERVERSE INGÉNUE

— 1695 —

L'enfantine Amarante en habits de bergère,
De bleuets et d'épis couronne son front nu.
Elle compose, à la façon de Deshoulières,
Des vers légers d'un tour galamment ingénu.

Sa candeur effrontée offre, au premier venu,
En exemple, l'ardeur des tourtres familières,
Mais l'amour qu'elle chante, elle ne l'a connu
Qu'à voir se becqueter les oiseaux des volières.

Elle met en couplets le coucou de Tircis,
Le Cageot de Sylvie, et c'est d'un air novice
Qu'elle soupire après Sylvandre, au Clavecin,

Elle ajoute, les yeux animés d'un feu tendre :
« O transports des amants, il n'est pour vous comprendre
« Pleinement, que le cœur que je porte en mon sein ! »

ISSÉ

— 1775 —

La belle Issé récite un hymne à la Nature,
Et, mariant le chanvre à son chant grave et doux,
Pince la harpe assise entre ses deux genoux ;
Tout le cristal épars du boudoir en murmure.

La mode est au sérail, elle en a la parure ;
Un turban orgueilleux retient ses cheveux fous,
Sa veste de sultane, aux vives chamarrures,
S'anime du beau sein qui palpite en dessous.

Elle chante. L'or fin des cordes transparentes
La dérobant, fait sa beauté plus enivrante,
L'armant d'on ne sait quel mystérieux attrait ;

Telle est Diane au bain, s'enveloppant de pluie,
Telle encore on nous montre éclipsée, éblouie,
Vénus, sous un brouillard qui flotte et disparaît.

LE DÉFI A L'AMOUR

AMOUR, prends tes pinceaux et me peins Coralie,
Non pas lorsqu'occupée à plaire uniquement,
Elle dicte sa loi, tranquille, au sentiment,
Mais vive et par les feux du Champagne embellie !

Que ses yeux libertins pétillent de folie,
Anime son visage, et que cet enjouement
Espiègle qui sied bien à la cour d'Idalie,
Multiplie à plaisir ce qu'elle a d'agrément !

Qu'une gaze, à l'épaule à peine retenue,
Irritant les désirs, laisse aux yeux, demi-nue,
Cette autre Hébé, riante image du printemps,

Mais où trouveras-tu des pinceaux assez lisses
Pour rendre, en leur éclat, ces globes palpitants
Où la rose s'assied sur un trône de lys ?

LA PALETTE IMPUISSANTE

Il faut que je renonce à peindre avec des mots,
Sa chevelure ébouriffée aux ors revêches,
Ses yeux d'où, s'embusquant, l'amour tire ses flèches,
Sa taille souple et cette gorge aux fruits jumeaux.

O subtil Fragonard ! que n'ai-je ton pinceau,
Pour rendre avec sa joue qui offre, humide et fraîche,
Sous les givres du riz, comme un velours de pêche,
Sa narine où frémit comme une aile d'oiseau !

Ou que n'ai-je plutôt, moi dont l'âme tranquille
A son jeune sourire a fixé ses destins,
Le pouce impérieux qui maîtrise l'argile !

Je dresserais parmi les fleurs et l'odorante
Fumée et la lumière et leur pourpre, aux festins,
Sur le marbre, son buste aux lueurs transparentes.

LE VOLUPTUEUX

COQUETTES que Watteau montre en pointu corsage,
Chinoises de Boucher, Nymphes de Fragonard,
Bergères de Lancret au gracieux visage
Qui, d'une mouche adroite, avivez votre fard,

Je ne veux plus, autour de moi, que vos images,
Et, pour couronnement de vos charmes épars,
Que Cyprine au plafond surgisse des nuages,
Faisant pâlir le lustre au feu de ses regards !

Amours ! précipitez le pas léger des heures,
D'un éternel printemps fleurissez ma demeure,
Et vous ! dessus de porte, ovales, camaïeux,

Où le tambourin sonne aux mains de la folie,
Si j'assiège, en riant, la vive Coralie,
D'une rumeur de fête accompagnez nos jeux !

LA CACHETTE IMPROVISÉE

— 1815 —

La route sonne au bruit que font les régiments,
L'air éclate et s'emplit de tonnantes fumées,
Il n'est femme aujourd'hui qui ne tremble alarmée
Pour les jours d'un époux, d'un frère ou d'un amant,

Mais la saison des ris que l'Ordre a ramenée,
Mêle un chant de fontaine aux festons du printemps,
Et, dans la cour de la caserne abandonnée,
Se lâche un bruit joyeux d'oisillons caquetants.

Dans les jardins ombreux qui décorent la rive,
A n'être point suivie Amélie attentive
Se dérobe au plus noir des tilleuls enlacés,

De son sein, elle tire une guerrière image
Colorée et la baise à petits coups pressés.
Un bruit se fait... Tout est rentré dans son corsage.

LE SILENCE ÉLOQUENT

Ils causent dans la paix du feuillage endormi,
Une lumière bleue enveloppe les plantes,
Seule, une eau fait son bruit, mystérieuse et lente,
Un beau myrte éployé les dérobe à demi...

Il est pâle et supplie, Elle est toute tremblante,
Sa main abandonnée un instant a frémi,
Chaque mot, qu'à mi-voix lui soupire l'ami,
Fait éclore à sa joue une rose brûlante.

Partout un tiède encens flotte en molles vapeurs,
Et la lune, à travers le feuillage et les fleurs,
Brise aux flots ruisseliers sa douceur infinie ;

Lui qui causait soudain s'arrête, embarrassé,
Mais l'ivresse de l'heure, en l'esprit d'Uranie,
Achève éloquemment ce qu'il a commencé.

ISMÈNE

De sa bouche un long miel se distille en ruisseau.
Elle parle en musique et s'agite en cadence,
Même quand elle marche, on dirait qu'elle danse,
Elle a comme un léger tournoiement de fuseau.

De toute sa personne, un charme prend naissance.
J'aime sa fine main d'ivoire aux bleus réseaux
Qui manie, avec une aimable nonchalance,
Son grand éventail souple où sont peints des oiseaux.

Son sein ferme a l'éclat d'une pierre polie.
D'un geste — et si je mens, que je meure ! — elle plie
Avec force, la Terre et le Ciel à ses lois.

O Naïades, ses sœurs, abandonnez les ondes
De la Seine et courez publier, par le monde,
Que la divine Ismène a triomphé de moi !

LA GITANE

Elle a pris d'un corbeau ses cils et ses cheveux
Qui croulent fortement sur son torse puissant.
La Grenade éclatée allume moins de feux
Que sa bouche, où afflue, avec force, le sang.

Son teint bruni ressemble au souci jaunissant,
Elle danse avec des soubresauts tortueux
De reptile et le musc n'emporte pas les sens
Comme fait son aisselle au creux voluptueux.

Lorsque, parmi sa bouche électrique et chargée,
L'ivoire blanchissant de ses dents bien rangées,
Précurseur de l'orage, éclate en flamboiements,

Son œil irrésistible est la foudre allumée
Qui réduit, aussitôt, tout obstacle en fumée
Et culbute une armée entière en un moment.

FIGURINES

C'EST Alexandre, Ulysse, Ajax, Philopœmen,
Tancrède au long panache agitant sa cuirasse,
Les trois bras nus prêtant le serment des Horace,
Le Cid impatient d'un réfractaire hymen.

C'est Diane élancée et la grave Uranie
Qui d'un serein compas mesure l'Univers,
Le Tasse qui déplie un long rouleau de vers,
Homère que couronne un souriant Génie.

C'est l'Amour sous les traits d'un jeune homme penché
Et nu, offrant du geste une rose à Psyché,
Tout un peuple où la Grâce et la Force respirent,

Tout un peuple de dieux, de Muses et d'amants,
Qui se dressent en or, en guise d'ornement,
Sur ce qui reste des pendules de l'Empire.

LA MATINÉE CHAMPÊTRE

J'ai fait claquer les deux volets contre le mur,
Aussitôt le jardin, tout bourdonnant de fleurs,
Est entré dans ma chambre avec un frais murmure
D'eau vive, et ce qu'il a de lumière et de fleurs.

L'herbe, sous la poussière, étincelle de pleurs.
Pas un nuage, au ciel, n'en interrompt l'azur,
Les coteaux, sur qui traîne une molle vapeur,
Frémissent au soleil d'un bel or déjà mûr.

La servante, au milieu des verts carrés de buis,
Se remue au verger et fait grincer le puits.
Tout le poulailler piaille et le chaume roucoule,

La bèche matinale est active aux penchants,
L'arbre remue, un oiseau passe, une eau s'écoule,
Et j'aspire la bonne odeur qui vient des champs.

LE BIJOU INDISCRET

Elle foule au jardin, où saigne un pâle automne,
La pensive avenue où sanglote un jet d'eau.
La douleur l'a courbée au poids de son fardeau
Et fait que, sur sa tempe, un peu d'argent frissonne :

Son beau front, divisé par un double bandeau,
Se ride ; un long deuil flotte autour de sa personne,
Les soupirs ont tressé l'immortelle en couronne
Avec le chrysanthème, ornement des tombeaux.

A sa broche, où sourit un jeune homme avec charme,
J'ai deviné soudain la source de ses larmes,
Une même tristesse ici-bas nous unit,

Les beaux yeux disparus m'inquiètent encore,
Et, broyant du passé la dépouille jaunie,
Comme Elle, je m'isole au souvenir des morts.

LA LEÇON DU SILENCE

SAINT-CLOUD qui mêles l'ombre au fracas des bassins,
Compiègne qu'emplissait un bruit de vénerie,
Salle des Maréchaux, honneur des Tuileries,
Où les roses tremblaient sur la nacre des seins,

Divinités du jour bourdonnant en essaims,
Pourtalès, Metternich, Cora, tête fleurie,
D'une jupe à volants inondant les coussins,
Votre seul souvenir fait mon âme attendrie,

L'oubli s'est accroupi, comme un sphinx, aux feuillets
De Prosper Mérimée et d'Octave Feuillet,
De beaux yeux exilés se fanent loin de France.

Solitaire avenue, où tombe un soir glacé,
Fenêtre, où tout à l'heure un fantôme a passé,
O Chislehurst ! Quel entretien que ton silence !

A PAUL VERLAINE

Tant qu'on verra Cypris diviser l'univers
En deux égales parts d'accalmie et d'orage,
Par sa double influence enseignant, d'âge en âge,
Qu'elle est née autrefois du flot changeant des mers.

Aussi longtemps, les bois frémiront de tes vers,
Aussi longtemps, d'épis, d'olive et de feuillage,
De myrtes odorants, de lauriers toujours verts,
Les Filles de Mémoire orneront ton image.

Les pâtres, de vin pur, du lait de leur troupeau,
De miel, honoreront le tertre où tu reposes,
Et feront dire au soir aux rustiques pipeaux

Qu'au mépris des vils biens qu'enfante le Potose,
Ton courage héroïque, épris des seuls travaux,
Sut mériter la fleur que le Pénée arrose.

LE PORTRAIT

Soit au faîte, en façon de couronne, assemblés,
Soit flottant derrière Elle en tresses vagabondes,
Ses cheveux où ruisselle un or égal aux blés,
Font que je l'ai choisie entre toutes les blondes.

Sa lèvre est une fleur, ses yeux jamais troublés
Reflètent un cœur pur dans leurs tranquilles ondes.
Un printemps, sous ses pas, naît en gerbes fécondes ;
Des sept châteaux du Rêve, elle porte les clés.

C'est Hélène, parée, à l'éclat des bougies.
C'est Diane, quand Elle est nue et que son front
Seul, armé de pudeur, repousse au loin l'affront.

Elle honore les dieux, sa voix s'enfle à leur Gloire,
Et les amours, en foule, assiègent son logis
Quand ses doigts bien appris font soupirer l'ivoire.

A LISE IMPITOYABLE

I

ADMIREZ cette bague ancienne et dorée,
Le chaton où l'on voit, peinte en pâles couleurs,
Une enfant qui élève un lourd panier de fleurs,
Brille, encadré d'un rang de perlettes nacrées.

J'imagine qu'au temps des marquises poudrées,
Au doigt de la Dauphine elle fut à l'honneur,
Il se peut même (et j'en éprouve une douceur)
Qu'une royale favorite en fut parée.

Mais c'est en vain qu'elle voyage et c'est en vain
Qu'elle a changé dix fois de maîtresse en chemin,
Elle n'a jamais lui qu'à des mains dignes d'Elle.

Son or, prix qu'à la Grâce a réservé l'Amour,
Inaltérable, a tout l'éclat du premier jour,
Gardez-la ! puisqu'elle appartient à la plus Belle.

II

PRENEZ ces fleurs, où perle encore une rosée,
J'en ai formé, pour vous, ce bouquet, ce matin,
Puissent-elles fixer votre cœur incertain,
Et puissiez-vous, Madame, y lire ma pensée !

Je les ai, suivant l'art des livres, nuancées :
Voici le lilas blanc, sourire du matin,
Le lys pudique, en belle armure de satin,
La jacinthe, où d'Amour les larmes sont tracées.

Voici la violette, où vous prenez plaisir,
Le pavot, qui languit d'une secrète flamme,
Et la rose, allumée au feu de mon désir.

Les fleurs ont un langage ; Elles vous diront mieux
Que mes propres discours les transports de mon âme,
Puisque votre œil sévère arrête mes aveux.

III

Vous riez. Je promène un front mélancolique
Tant votre insouciance a troublé ma raison.
Vous dansez, emportée au bruit de la musique,
Et d'un vide sonore emplissez la maison.

On dit que vous n'avez, comme dans la chanson,
Au côté, qu'une roue à ressort mécanique,
Barbare ! relâchez mon cœur de sa prison
Ou qu'à le traiter mieux votre enfance s'applique !

J'ai beau vous étaler ma peine à tous moments,
Vous ne prenez plaisir qu'aux vains ajustements
Et qu'aux miroirs, où votre image est reflétée.

Mais songez que la Vie a de cruels retours,
Vous qui m'avez rendu semblable à Prométhée
Qui nourrit de son foie un éternel vautour !

IV

Quoi que l'on ait écrit sur la princesse Hélène,
Qui naquit de Léda et d'un Cygne emprunté,
Vous ne lui cédez pas, je le jure, en Beauté.
Comme Elle, d'un rosier vous tenez votre haleine.

Comme Elle, votre gorge, à l'étroit dans sa gaine,
Rayonne et d'un beau marbre a la solidité.
Lorsque vous me parlez, il semble qu'une chaîne
M'enveloppe, invisible, et me lie au coté.

Mais vous avez aussi la longue perfidie
D'Hélène, qui riait au sein de l'incendie,
Quand de Troie, avec force, éclataient les remparts.

Depuis que je vous aime, une sourde épouvante
Me tient l'âme crispée et la chair haletante,
Et je marche, entouré d'éclairs et de poignards.

V

Vous me fuyez sans cesse et ne voulez m'entendre ;
Ah ! que ne suis-je un dieu, me riant des verroux,
Comme de l'or en pluie, on me verrait descendre
A travers les rideaux que vous tirez sur vous.

Sans redouter votre œil, allumé de courroux,
De votre tourterelle, afin de vous surprendre,
J'emprunterais le bec et le plumage tendre,
Ou la forme du chien qui dort sur vos genoux.

Je meurs de ne pouvoir changer ma forme humaine.
Comme autrefois Narcisse aux bords de la fontaine,
Si de mon sang ne peut s'enfanter une fleur,

Qu'au moins ce vers sensible, où ma détresse est peinte,
Soit à vos yeux témoin de ma vive douleur,
Et, pour l'âge à venir, éternise ma plainte.

Le Tombeau de la Gloire

LE TOMBEAU DE LA GLOIRE

C'EST, parmi le feuillage, un ancien pavillon
Où, çà et là, la pluie a creusé des sillons.
Ce qu'il a d'ornements archaïques respire
Le goût du Directoire et du premier Empire.
Tout l'ensemble présente un carré régulier,
Deux sphinx à tête d'homme encadrent l'escalier.
La façade sourit de figures de plâtre,
Dans leur niche, arborant un geste de théâtre :
Velléda, qu'un court linge empêche d'être nue,
Terpsychore allongée en long chignon pointu,
Et le joueur de flûte, exténué à force
D'avoir le doigt levé sur son tuyau d'écorce.

Dans le jardin, parmi des cercles de gazon,
Sous des fronts d'homme on a figuré les saisons :

Le printemps, ceint de fleurs d'amande et de jonquille,
L'Eté, qui laisse pendre un croissant de faucille,
L'Automne, qui élève un panier de raisin,
Et l'Hiver qui ramène un manteau sur son sein.

Au matin, lorsque tremble une jeune lumière,
A midi, lorsque flotte une chaude poussière,
Au soir, quand le soleil — ô demeure ! — à tes flancs
Jette une pourpre ensanglantée en s'en allant,
Ou, la Nuit, quand l'azur d'étincelles fourmille,
Chaque fois que mon pas me ramène à ta grille,
J'éprouve, dans mon âme, un tremblement nouveau.
Chaque fois différent, tu me sembles plus beau,
Et la variété de l'heure multiplie
L'aliment que tu sers à ma mélancolie :
Telle une femme, avec des bijoux empruntés,
Renouvelle sans fin ce qu'elle a de Beauté.

Je veux dire, ô demeure, en strophes cadencées
De quel ravissement tu saisis ma pensée.

Tu fecondes ma veine, ou soit qu'un tiède encens

De violette annonce un avril renaissant,
Ou soit que la glycine en fleurs te fasse voûte,
Que du feu des sorbiers tu te rougisses toute,
Soit que la treille amie, au clair feuillage d'or,
D'un bel ambre agrémente, en riant, ton décor,
Ou soit que, tout au bout de l'allée effeuillée,
Tu te dresses muette et pensive et rouillée.

Qui dirait, à le voir, tant il semble endormi,
Que, sous son toit, la Vie, autrefois, a frémi ?
Mais tu ne laisses rien percer de ton mystère.

Qui t'habitait ? — Peut-être un procureur austère
Qui traduisait Horace en rentrant du palais,
Et mettait les *Amours* d'Ovide en triolets,
Sans savoir que, nouant une intrigue secrète,
Dorival à sa fille écrivait en cachette.
On entendait, dans la cage de l'escalier,
L'horloge, qui battait de son pouls régulier.
La vie heureuse là n'avait, pour aventure,
Parfois qu'une visite imprévue en voiture.
Deux fois l'an, on donnait un dîner de gala ;
Tout ce qui porte un titre à la Ville était là.
On servait dans des plats de faïence dorée,
Puis un peu de musique achevait la soirée.

La langoureuse Irmine, en renversant les yeux,
Lamentait sur la harpe « Harald aux longs cheveux ».
Autour d'Elle, en couronne, on voyait Aurélie,
Paméla, Elodie, Hortense, Coralie,
Tandis que, cravatés à la Royer-Collard,
De vieux messieurs s'offraient une prise à l'écart.
Une ancienne à Barras, achevée en dévote,
S'y employait — possible ! — à faire ses compotes.
Et, près du feu, causait de lointains émigrés,
En jouant au besigue avec un vieux curé.
(Largilière, en Hébé assise sur la nue
L'avait peinte, une aiguière à la main, demi-nue.)
Peut-être, entretenant des filles d'Opéra,
Chanta t *Landerirette* et *Traderidera*,
Scandalisant tous les bedeaux du voisinage,
Un ancien gentilhomme y menait grand tapage ;
Ou bien un philosophe, ami des jeunes gens,
En folle orgie, y but ce qu'il avait d'argent ;
Peut-etre il y vécut, sequestrée, une folle
Qui à sa sœur absente adressait la parole,
Un prince détrôné ; de sombres amoureux
Romantiques, filant un amour ténébreux,
D'ossements entassés, d'urnes, de mausolées
Et d'orgue entretenant leurs âmes désolées !
La veuve d'un tout jeune officier de dragons,

A Leipsig, emporté par un coup de canon,
Qui à son fils aîné indiquait, sous un verre,
La croix d'honneur, dernier vestige de son père ;
Un vieux paralysé ; le père Goriot
Dont deux enfants cruels traversent le repos ;
Une riche orpheline aux mains d'un oncle avare ;
Ou, laissant, désolé, pendre au mur sa guitare,
Un doux poète poitrinaire qui se meurt
Et qui s'assied à la fenêtre avec langueur.
Peut-être on y a vu des duels, des adultères,
Une enfant violée évanouie à terre,
Un vol à main armée et des hommes masqués,
Comme dans les romans de Ferdinand Dugué.

Tant de peine, suivant la règle de Nature,
Et de joie alternée au cœur des créatures,
Tant de vie exaltée et tant de mouvement
N'était-ce que pour aboutir à ce néant !
De tant de chair crispée, émue et frémissante,
Il ne reste, parmi la cendre blanchissante,
Qu'une lettre jaunie où l'encre est sans couleur,
Au fond d'un vieux tiroir de commode, et la fleur
Qu'en mémoire du grenadier aux yeux de cuivre,
Rosalie avait mise à sécher dans un livre !

Ah ! laisse-moi rêver à ton ombre, ô château !
Temple du Souvenir, immobile tombeau,
Image de mon âme où languit solitaire
Plus d'or qu'on n'en pourrait déloger de la terre,
Qui gardes verrouillé de Silence et de Nuit,
Du Passé dissipé le luxe évanoui !

Sous tes volets impénétrables, j'imagine
Des vases peints dont l'anse imite un col de cygne,
Des chandeliers assis sur trois pieds de griffons,
Des portraits d'Isabey sous de fins médaillons :
Marie-Adélaïde et Marie-Amélie
De gaze aérienne et de rose embellie,
Mon aïeule Victoire à l'âge de seize ans,
En robe transparente et les cheveux luisants,
A la Royale, ornés d'un blanc panache à plumes ;
Un écuyer de l'Empereur en grand costume,
Quelque ami de Cuvier penché sur un bureau
Tandis que, soulevé par derrière, un rideau
Montre un parc ombragé ruisselant de fontaines
Où des bêtes de toutes sortes se promènent.
Et j'y devine aussi des ornements guerriers,
Des dolmans frémissants d'orrerie et d'acier,
Des pistolets et des sabres en panoplies,
Des shakos à cocarde, où l'aigle se déplie,

Des boules où la gloire en bronze ouvre son vol,
La croix d'honneur en mosaïque sur le sol,
Tout un luxe où, parmi l'acajou et le cuivre,
L'éclat de l'Abbaye-aux-bois semble revivre,
Et qui ajoute encore à ce qu'il a d'attraits
Celui d'être invisible et de rester secret.

SIESTE

Le ciel est d'un bleu de soie
Et la vage est d'outremer ;
Le clair soleil qui flamboie
Danse en flammes sur la mer.

C'est ici que meurt la ville
Et ce qu'elle fait de bruit,
Le sol craque et l'herbe cuit
Sur la route au loin tranquille.

Le feu captif des lilas
Et des roses cramoisies,
Illumine les villas
Closes, sous leurs jalousies.

A l'horizon incertain,
Une fumée égarée
Atteste un bateau lointain,
Dans la lumière dorée.

Je n'entends, sous mon rideau
Frissonnant, que la clochette
D'un voiturier qui s'arrête,
De porte en porte, au Prado.

C'est une torpeur heureuse
D'où je ne puis m'arracher ;
Une suite de rochers
Flotte en brume vaporeuse ;

Un goût d'écume et de chaux,
De limon, d'algue marine
Se rejoint, dans ma narine,
Aux relents du sable chaud.

En même temps que m'arrive
Une odeur d'ail potager
Unie à la maladive
Odeur des fleurs d'oranger.

Et ma pensée est bercée
Par l'incessant clapotis
Que les eaux, des eaux pressées,
Font contre les pilotis.

Une douce griserie
S'empare de mon cerveau,
Je laisse ma rêverie
Dévider son écheveau,

Tandis que, dans le silence,
Suivant le déroulement
De la houle, obstinément,
Une barque se balance.

ALLÉGORIE

ADOLESCENT plaintif, Automne pensierose,
Tu viens, les cheveux teints d'une cendre de roses
Qui pleut du soir mélancolique sur les champs,
Et ta flûte muette a désappris les chants.
Non, tu n'es pas celui qui trébuche et entonne
Un hymne au vin nouveau qui jaillit de la tonne,
Ni qui préside au gai manège des amants,
A la veillée, auprès d'un clair feu de sarments,
Mais, grave et mûrissant un inquiet mystère,
Tu longes les labours qui fument solitaires,

Sur la route trempée, où frissonne le soir,
Tu vois les bœufs pensifs rentrer de l'abreuvoir,
Et les agneaux bêlants dont se presse le nombre,
Comme effarés devant cette énigme de l'ombre ;
Et tu songes, tandis que tinte l'Angelus,
Aux choses de l'Été qui déjà ne sont plus,
A la dentelle d'or et d'ombre sous les branches,
Au bruit de l'eau fleurie, aux belles formes blanches,
Où la force du sang fait craquer le carmin
En forme de bouton de rose des deux seins,
A Calliste, demi-sirène et demi-fée,
Qui nue et de soleil, en coup de vent, coiffée,
Avec la feuille peinte échangeant ses couleurs,
S'asseyait, les genoux croisés, parmi les fleurs.

Tu ne t'attardes pas au cercle des visages
Sous la lampe, quand tu traverses les villages,
Rien, ni la vieille église en paix ne te retient,
Ni la ferme où ton pas fait aboyer les chiens,
Mais si, crachant la flamme, avec un bruit d'orage,
Passe un train, secouant la campagne avec rage,
Si rapide qu'il n'est bientôt plus, dans la nuit,
Qu'un œil rouge qui tremble et qui s'évanouit,
Tu t'arrêtes ; sa fuite emporte ta pensée,
Et quand cette lueur dernière est éclipsée,

Et qu'il ne reste plus, comme bruit familier,
Qu'un froissement sinistre au long des peupliers,
Voyant l'ombre plus noire et sentant le silence
Plus étouffant, c'est pris d'une tristesse immense
Que tu reprends ta route, au loin, vers l'inconnu,
Automne ! où l'autre soir, je me suis reconnu !

LES ODES

ODE

EN L'HONNEUR D'UNE TASSE DE PORCELAINE

Sur ma tasse, Flore, à pleines
Mains, vidant son tablier,
Illustre sa porcelaine
D'un frais décor printanier.

Le souvenir des exquises
Elégances Pompadour,
Flotte encore aux indécises
Nuances de ses contours.

Elle a pris, sous la nuée
Du Temps, comme un vernis blond,
Et la Grâce exténuée
D'un vieux Sèvre, à Trianon.

Une Infante, une dauphine,
L'Amie en titre du Roy,
Dut la porter, j'imagine,
A ses lèvres, bien des fois.

Car il fallait pour y boire,
Avoir deux fois mérité,
Avec les lys de la Gloire,
Les roses de la Beauté.

La Porcelaine à la Reine,
Le Saxe aux bouquets légers,
La fine pâte de Vienne,
N'ont rien qui puisse approcher.

Sur un côté de l'albâtre,
On a tracé, au pinceau,
Un villageois de théâtre
Qui joue un air de pipeau,

Babet, à ses pieds, coiffée
D'un chapeau de paille à fleurs,
En sent comme une bouffée
D'aise lui emplir le cœur.

En face, orné de frisures,
En veste à la Florian,
Un marquis gratte en mesure
Sa guitare, souriant.

Une dame qu'on devine
Princesse à ses beaux habits,
D'un doigt fébrile, en taquine
Son lourd collier de rubis.

Car en Ville ou sur l'herbette,
L'Amour, au joyeux refrain,
Enfle toujours sa musette
Avec un égal entrain.

O Tasse, dont je m'honore
D'être le dépositaire,
Puissent les dieux que j'implore,
Te garder de choir à terre !

Que le plumeau maladroit
De Macette n'aille étendre,
Un beau matin, tes parois
En poussière, dans la chambre !

Que les ondes du miroir
Fixé sur la cheminée,
Toujours, d'année en année,
Te mirent sur le dressoir.

Mais que dis-je ? œuvre légère,
Mousseline aux fins réseaux,
Tu vivras plus que la pierre
Taillée à coups de marteau,

Puisque de ma flûte aimée
Que la foule écoute en rond,
J'ai bâti ta renommée
Pour les siècles qui suivront.

ODE OLYMPIQUE

DU POÈTE EVANDRE AU COLOSSE TELAMON

SUR LA

CONCORDANCE DE LEURS DESTINÉES

JEUNE espoir de la carrière,
Lutteur aux puissants travaux,
Qui fais mordre la poussière,
Sans relâche, à tes rivaux.

Ton front mâle que couronne
Une tranquille Beauté,
Prend ce noble orgueil que donne
Un prix deux fois mérité.

Tu es d'essence divine,
C'est un souffle de héros
Qui palpite à ta narine,
Et s'enfle à tes pectoraux.

Quelque chose d'olympique,
De frissonnant et d'ailé,
Parcourt le bloc granitique
De ton corps souple et musclé.

Pour dire tes jeux d'athlète,
Dignes d'un meilleur renom,
Il me faudrait la trompette
De Pindare et ses poumons.

Ton geste héroïque anime
D'un dernier frémissement,
Aux plaines de Salamine,
Une poudre d'ossements,

A ta vue, comme Antée
Dès qu'il touchait le sol nu,
Je me sens l'âme emportée
D'une intrépide vertu.

Jusqu'où plongent mes racines,
Je sens passer, dans la nuit
De ma confuse origine,
Comme un feu qui m'éblouit.

Et je saisis le mystère
Qui, malgré les ans, te joint
D'indissoluble manière,
A mon âme, en mille points.

Sans doute, en des temps antiques,
Ensemble, nous avons dû
Vivre à l'ombre du portique,
En disciples assidus.

Tu brandissais ton exemple
Sur les foules à genoux,
On te bâtissait des Temples
Et des images partout.

Une jeunesse fébrile,
Attelée à tes brancards,
T'introduisait dans les villes,
Par la brèche des remparts.

Moi, de ma flûte sonore,
Ceint de la rose en bouquets,
J'accompagnais Terpsychore
Chez Périclès, aux banquets ;

Ou, d'une trompe éclatée,
Faisant trembler les échos,
Je fixais, comme Tyrtée,
La Victoire à nos drapeaux.

Les vierges entrencuées,
Aux pâlissantes couleurs,
Parmi l'encens en nuées,
Nous enguirlandaient de fleurs.

C'est la déesse Harmonie
Qui illuminait, alors,
A la flamme du Génie,
La mâle beauté des corps.

Mais de cette apothéose,
Où nous flottions éperdus,
Par le cours forcé des choses,
Nous voici redescendus.

Eclaboussés par les roues,
Aujourd'hui, rois détrônés,
Nous piétinons dans la boue,
Sans avoir de quoi dîner.

Ici, la foule imbécile
Se vautre, ignorant le prix
De ta rayonnante argile,
Et des odes que j'écris.

Or, plein d'espoir aux années
Qui vont suivre, j'ai voulu
A ces vers qui seront lus,
Confier nos destinées.

ODE FORESTIÈRE

AU PEINTRE JULES VALADON

Sur son Tableau : « *Le Prix de la Danse* ».

PRÈS d'une onde passagère
Où tremble un feuillage épais,
Une troupe bocagère
Cueille les fruits de la paix.
On voit s'allumer la fête
— Tout le bois s'en dore au faîte —
D'un beau soir à l'horizon.
Le lait coule et l'on se mêle,
Au bruit de la chanterelle,
Sur les tapis du gazon.

Là, toujours se renouvelle
A l'ombre, un joyeux concert.
Flore y demeure fidèle,
Et le myrte est toujours vert.
La Grâce y rit toute nue,
Et Cyprine, continue,
Y commande aux éléments,
Pallas, tandis, de sa flamme
Tranquille, échauffant les âmes,
Épure les sentiments.

Là, Sapho, d'un bruit de lyre,
Enivre ses jeunes sœurs,
Anacréon du délire
Qui le tient, dit les douceurs.
La Foi désarme l'Envie,
On y cueille de la Vie
Les roses, sans s'y blesser,
Jamais la Mort, si deux bouches
S'unissent, d'un coup farouche,
Ne vient les désenlacer.

Ménalque, en dansant, déploie
Une écharpe de couleur,
Théone agite avec joie
Un tambour orné de fleurs.
L'or du soir flotte en poussière,
Sa face où rit la lumière
L'égale en grâce à Psyché.
Ménalque, à l'épaule (signe
Qu'il est des dieux toujours digne)
Porte un rayon détaché.

Euphrosine, qui préside
A leur souple enlacement,
Éveille en les yeux d'Alcide
Comme un tendre étonnement.
Leur danse aimable et légère,
Sur les genoux de leur mère,
Dresse les enfants surpris,
Et sitôt que le jeu cesse,
Le vieux Palémon confesse
Qu'ils ont mérité le prix.

Ailleurs qu'en cette peinture,
Quand me sera-t-il donné
D'avoir part aux aventures
De ces amants fortunés !
Pour qu'avec eux je m'élance,
Cédant à la violence
De mes inquiets transports,
Cieux ! ordonnez que Cybèle,
Ici, ramène avec Elle
Les plaisirs de l'âge d'or !

Mais nul mortel ne se vante
D'un jour si délicieux,
Valadon ! ta main savante
Nous dévoile un coin des cieux.
Ami ! qu'échauffe un beau zèle,
Toi ! qui m'as prêté des ailes
Pour atteindre à ce séjour,
Reçois, en loyer, cette ode
Que, suivant l'antique mode,
Je te consacre en retour !

ODE A SON AMIE

POUR LA GARDER D'ÊTRE CRUELLE AUX FLEURS

Assise au bord d'une onde bocagère,
Songes tu pas, lorsque tu vas tressant,
Dans tes cheveux dénoués de bergère,
Les belles fleurs, qu'il y coule du sang ?
De quelques-uns, ce fut la destinée
D'avoir aux fleurs leur âme emprisonnée.
Leurs pieds, sauvés de la commune mort,
Ont crû soudain en racines sous terre,
Et, frémissant au vent léger qui erre,
Un doux feuillage a remplacé leur corps.

Et de là vient que ta fleur préférée,
Le chrysanthème, offre le même éclat
Que les frisons de ta nuque dorée,
Et que ton sein imite le lilas ;
Le lys, taillé ainsi qu'un verre à boire,
A, d'une cuisse, emprunté son ivoire ;
Le pavot prit naissance d'un chasseur,
Et c'est ta bouche, Hélène aux fesses blanches,
Qui dans la rose assise sur la branche,
A répandu ce qu'elle a de douceur.

Ces fleurs sur qui la rosée étincelle,
Et que tu vois peintes de cent façons,
Furent jadis, celles-là demoiselles,
Et celles-ci agréables garçons.
Leur los, enflé par l'éloquente race
Chez qui Vénus habite avec les Grâces,
Remplit nos bois de Suresne à Meudon,
Et nulle force, au monde, n'a pu faire
Saufs, ces enfants, sous leur face contraire,
Du coup guerrier de l'arme à Cupidon !

Dans la tulipe où les larmes sont peintes
Du Cynthien, façonnée en cornet,
Tout enflammé de jeunesse, Hyacinthe,
Dans nos jardins, chaque année, renait.
Il porte encore, intacte, en sa mémoire,
L'ardeur par quelle il mérita la Gloire :
Si tu venais, sur sa fleur, un moment,
Ta belle bouche inclinée y suspendre,
Tu sentirais une bouche se tendre,
Comme en réponse à ton embrassement.

Dans cette fleur qui, fixée au rivage,
Sur les gazons, tranche par sa couleur,
Si ce n'est plus, Narcisse, ton visage,
C'en est toujours ta grâce et ta pâleur !
Auprès des eaux, cette molle jonchée
Retrace aux yeux ton image couchée,
Dépensant l'heure en inutiles vœux,
Et froissant l'herbe, Eole perpétue
Les longs soupirs de ton âme abattue
Dont l'eau fuyante emporte les aveux.

Dans le bluet c'est Daphnis qui t'épie.
A leur azur j'ai reconnu ses yeux.
C'est sous ce voile emprunté qu'il expie
D'avoir été le favori des dieux.
Il pique encore, en l'or penché des pailles,
Sa bleue aigrette, ornement des semailles,
Et solitaire, au milieu de l'Eté,
Il roule en lui ce que la flûte agile
De Théocrite et le luth de Virgile
Ont, à sa gloire, autrefois raconté.

Pour moi, Driope, honneur de l'Œchalie,
Sourit parmi le disque éblouissant
Du Mélianthe, et Myrrhe, la jolie,
Sous son écorce, amasse de l'encens.
Je vois Clytie, émue et rougissante,
Tourner vers moi sa feuille languissante,
Lotis m'accueille et, pour que soit orné
Mon front du prix de sa docte folie,
Au sein des eaux pierreuses, se déplie
La chevelure en pointes de Daphné.

Sois pitoyable aux fleurs en qui demeure
Même aujourd'hui quelque chose d'humain !
Garde-toi bien de faire qu'elles pleurent,
Et ne va plus, arrêtée en chemin,
Pour mieux résoudre un doute qui t'irrite
Interroger des doigts la marguerite !
Ta main peut-être en ferait déloger,
Membre par membre, une douce princesse
Ou, dans l'éclat de sa verte jeunesse,
Peut-être encore, un amoureux berger.

Qu'un tendre émoi pour les plantes te vienne.
Cultive-les dans ton petit jardin !
Ta main leur verse une eau quotidienne
Et les dérobe aux coups de vent soudains !
Tu les verras répandre, en récompense,
Sur ton passage, une plus fine essence,
Elles auront pour toi plus de douceurs,
Elles auront ces caresses pressantes
Qu'ingénuement, dans leurs grâces naissantes,
Pour leur aînée, ont les plus jeunes sœurs.

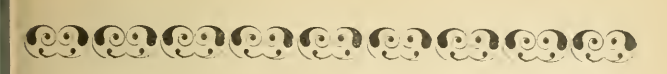
Si nous avons protégé les feuillages,
Nous aurons bien, tous les deux, mérité
Des dieux, assis au milieu des nuages,
Et qui d'en haut surveillent la Beauté.
Peut-être un jour, enfermé dans un saule,
Je voûterai sur un lac mes épaules,
Et toi, changée en fragile arbrisseau,
Ta fleur, passant l'églantine en mérite,
Dessus sa feuille aura ta grâce inscrite
Et d'Idalie ornera les berceaux !

Les Amours d'Émilie

INVOCATION PROPITIATOIRE

DÉESSE du mystère, ô Cyprine, reçois,
D'un pauvre soupirant, ces humbles fleurs des bois.
Reçois ces boutons d'or, cette aubépine blanche
Qui tout à l'heure encor palpitait sur la branche,
Ces liserons où perle une larme du ciel,
Et ce trèfle où l'abeille a butiné son miel,
Prends cette marguerite où la vierge étonnée,
D'un doigt pensif, effeuille au vent sa destinée,
Prends cette giroflée éclose du matin,
Et ces petits reliefs de mon dernier festin :

Cette pomme où reluit comme une braise vive,
Cette figue séchée et cette verte olive,
Ces raisins où l'éclat du ciel est descendu,
Et prends ce fond de coupe où mon amie a bu,
Tu l'as faite, hier soir, sensible à ma prière,
C'est pourquoi ta fatigue alourdit ma paupière,
Déesse ! si ta main m'ôte le noir souci
Qu'apporte l'indigence aux amoureux d'ici,
Si par toi ! s'enfle un jour ma légère escarcelle,
J'en jure par la mer où tu pris l'étincelle,
Par la Terre et les Cieux où ton los est sonné,
Je t'offrirai le sang d'un agneau nouveau-né.



ROMANCE

Elle est retenue au loin
Ma divine fiancée,
Mais j'ai le Ciel pour témoin
Qu'elle habite ma pensée.

Quand l'orage éclaterait
Sur la mer retentissante,
Jamais, ce bruit ne ferait
Taire en moi sa voix absente.

Ses yeux, flambeaux exilés,
Pour les empêcher de luire,
Tous les brouillards rassemblés
Au ciel ne pourraient suffire.

Ni Léda mirant dans l'eau
Des miroirs sa tête blonde,
Ni la Vénus de Milo,
Ni Circé, ni la Joconde,

Ni les nymphes que Boucher
Montre au bain sous un feuillage,
Non ! rien n'a pu détacher
De mes yeux sa douce image.

Il n'est point de goût fruitier,
De miel recueilli des souches,
Ni de bouton d'églantier,
Qui ne me vante sa bouche.

Dans les trilles éclatants,
Où votre âme se délasse,
C'est son éloge qui passe,
Rossignols et que j'entends !

Ce soir, la lune attendrie
Neige à travers les rameaux,
Un berger, dans la prairie,
Joue un air de chalumeau.

Une lumière indécise
Montre, au milieu du gazon,
Sur un banc de pierre assise,
Une forme à l'horizon,

C'est bien sa pâleur mortelle
Où se mêle une langueur,
Toi qui réunis les cœurs,
Amour ! fais que ce soit Elle !

***

Lorsque l'épais feuillage avait quitté les branches,
Que la neige faisait les routes toutes blanches,
Que la glace arrêtait la course des ruisseaux,
Sa native bonté s'exerçait aux oiseaux.
Toujours à la même heure, en amie avisée,
Pour leur donner pâture, elle ouvrait sa croisée,
Et s'avançait, légère — (A soutenir son pied,
La pointe des moissons n'en aurait pas plié)
Sur le balcon de pierre où, sculptée, une tête
De Satyre imitait un bâillement de bête.

Le triste aspect du parc, où les noirs bras gelés
Du lierre grelottaient sur les murs étalés,
La tortueuse allée, inscrivant sur les nues
La désolation des longues branches nues,
Tout ce deuil faisait mieux ressortir l'agrément
De sa belle personne ; un plus vif enjouement
En venait par contraste à son jeune sourire,
Et de ses yeux, la grâce en prenait plus d'empire.
Les oiseaux, à sa vue, accouraient aussi prompts
Que l'éclair, de tous les bosquets des environs.
Epouvantés si peu du geste de l'amie,
Balancé lentement, que pour cueillir la mie
Qu'elle faisait pleuvoir, à moitié du chemin,
Ils suspendaient leur vol au-dessous de sa main.
Elle s'égayait fort si, parmi la querelle
De tous ces passereaux engagée autour d'Elle,
Un trop entreprenant malhabile en son saut,
Roulait, montrant à l'air son petit ventre chaud,
Mais si l'un culbutait, d'une prompte estocade,
Pour lui voler sa proie au bec, un camarade,
Elle s'interposait et, soudain, au doux bruit
Que sa lèvre faisait, bruit pareil à celui
Que sur la joue aimée un loyal baiser donne,
La troupe s'apaisait et, rangée en couronne,
Tranquille, becquetait, à coups multipliés

De tête, la moisson étalée à ses pieds.
Ainsi l'enfant restait à sa haute croisée,
Immobile, oubliant que sa gorge exposée
A l'air vif frissonnait et que déjà ses doigts,
Nullement protégés, se bleuissaient de froid,
Mais son geste élégant, d'où venait à s'épandre
Délicieusement, quelque chose de tendre
Sur tout le paysage assiégé de frimas,
Son geste d'où sortait un parfum de lilas,
Son geste, m'évoquait Cyprine la sucrée
Qui, jadis, même aux lieux où sévissait Borée,
Ramenait le printemps d'un sourire ingénu,
Cyprine aux boucles d'or, dont j'ai bien retenu
Qu'elle n'allait jamais sans traîner, avec elle,
Un doux bruit roucouleur et de longs frissons d'aile.

LE CADEAU NUPTIAL

« La Pierre Sanguinaire » *ou* « HEMATITE » *conjure les maléfices du Scorpion qui expose aux dangers de la fièvre, de l'eau bouillante et des armes à feu* ».

Tu es née en novembre et tu as la douceur
D'une rose tardive à la feuille hésitante,
Qui, bien que la dernière éclose après ses sœurs,
Plait davantage par sa grâce un peu souffrante.

Tu es venue un treize et cela se devine
Au pli fatal qui fait ton beau front soucieux,
Et je lis, au nuage arrêté dans tes yeux,
Par instants, que tu fus de bonne heure orpheline.

« Je redoute, as-tu dit, le Signe où je suis née,
« Perpétuellement, je sens, avec effroi,
« Comme un orage qui s'amasse autour de moi,
« Et je suis, pour la Vie, aux larmes destinée. »

Tu te trompes ; l'Hymen qui nous lie aujourd'hui
A déjà suspendu la maligne influence,
Va ! relève la Tête et reprends assurance,
Toi qui te penches comme un lys chargé de pluie.

Vois devant Toi s'ouvrir, au long bruit des musiques,
Un beau chemin jonché de feuillage et de fleurs,
Laisse se dissiper ton soin mélancolique,
Cède au besoin d'aimer, espère le Bonheur !

Mais sois prudente et crains les armes meurtrières,
L'eau qui bout avec force et le sang répandu
Et, pour sûr talisman, oppose la Vertu
De la Sanguine que je t'offre, au Sort contraire.

Cette pierre glacée, où veille une âme obscure,
Influe heureusement sur la marche du sang,
Même à distance, elle est un remède puissant
Contre le fer et cicatrise les blessures.

C'est ce que m'a conté la vieille Canidie,
Experte à évoquer l'Enfer et ses démons,
Qui, sachant que tu es soumise au *Scorpion*,
Veut de cet Astre déjouer la Perfidie.

BALLADE
DE LA
BONNE RENCONTRE

LONGTEMPS, ma poursuite fut vaine
De Celle que j'aurais voulu,
D'un doigt fidèle et résolu,
Chanter sur mes tuyaux d'aveine.
J'aurais, pour la première, élu
Cette Hélène, aux yeux noirs, qu'assiège
Un troupeau de hardis garçons ;
Mais les yeux bleus, l'or en frisons
D'Elsa, qui fut reine en Norwège,
Ont fait hésiter ma chanson.

J'allais dire Inés la hautaine,
Pour quelle, en un livre, j'ai lu
Qu'autrefois ducs et capitaines,
Soudards aux pectoraux velus,
S'entr'égorgeaient sur les talus,
Mais l'Antiope que Corrège
Peignit nue, auprès d'un buisson,
Et Mélusine, à l'horizon,
Baignant ses seins blancs comme neige,
Ont fait hésiter ma chanson.

Or, Emilie à la fontaine,
S'en vint par le bois chevelu ;
Autour d'Elle flottait l'haleine
Des rosiers frais, quand il a plu.
L'air simple et le geste qu'elle eut
D'asseoir la cruche au rond de liège,
M'ont fait choir en l'amoureux piège :
Et, secoué d'un long frisson ;
C'est Elle ! aussitôt m'écriai-je,
Que je vais dire en ma chanson.

ENVOI

PRINCESSE-FÉE, accepte un siège,
Sûre à jamais des trahisons,
Entre et sois reine en ma maison,
Toujours — que le ciel m'en soit pleige ! —
Tu vivras seule en ma chanson !

ÉLÉGIE VOTIVE

Je t'apporte en offrande, ô reine des Amours,
La flûte où ma Jeunesse a chanté les beaux jours.
Les dieux ont proclamé qu'en sa vive harmonie
Naguère, a palpité comme une autre Ionie.
Mon âme par les trous, échappée à mes doigts,
En cadence agitait le feuillage des bois,
Et sa chaude éloquence, ô Déesse ! occupée
A te gagner les cœurs de l'enfance attroupée,
A la ville, au village, entraînait en tous lieux,
Un cercle de feu sombre allumé dans les yeux.

Elle a redit la Grâce où la Force se dompte,
Les bosquets odorants de Chypre et d'Amathonte,
Adonis ombragé d'un fin duvet naissant,
Et Mars au torse abrupt où bouillonne un beau sang ;
Elle a redit Eros, sensible aux mélodies,
Ses pièges, ses erreurs, ses longues perfidies,
L'Eté prêtant son ombre au plus doux des larcins,
Le pleur reconnaissant qui gonfle un jeune sein,
L'époux, impatient d'une ardeur couronnée,
Pressant la vierge, au soir du pudique hyménée,
Et l'amant adultère habile au moindre bruit
Pour glisser d'une issue, à s'écouler d'un lit.

Compagne des buveurs, aux lueurs des bougies,
Que de fois, complaisante, elle a mené l'orgie,
Jusqu'à l'heure où le jour, de feux verts et glacés,
Eclairait, parmi l'or des coupes renversées,
Tonte une adolescence échevelée et nue,
Projetée au hasard de l'ivresse venue !

Elle imitait le bruit de la feuille et des eaux.
Pour ajuster la gamme unie en sept roseaux,
Je les avais moi-même enduits de cire molle,
Mais la Jeunesse, hélas ! est un oiseau qui vole.
Aujourd'hui qu'Emilie entre dans ma maison

Les plaisirs étrangers ne sont plus de saison.
C'est pourquoi je dépose, aux autels de Cythère,
Cette flûte où mes doigts ont raison de se taire,
Et toi ! si la rumeur de la ville et des champs
Dit vrai, que la fureur que j'ai mise en mes chants,
A dressé jusqu'au Ciel l'honneur de ton Empire,
Accueille mon offrande avec un doux sourire !

LA LAMPE

DORÉE, élyséenne, astrale, cristalline,
Je veux t'honorer, lampe ! à la mode latine,
O léger instrument d'amour !

— Sur le métal
D'une tige allongée, un godet de cristal
Reçoit l'huile où Pallas s'avère industrieuse,
Et ta flamme, ornement de mes nuits ocieuses,
Traverse l'abat-jour de tulle et de satin
Que la jeune Emilie a formé de sa main.

Chaque fois que je vins surprendre mon amie,
Tu me la désignais doucement endormie,
Eparse en ses cheveux, qu'à leur riche tissu,
Du chignon d'Aphrodite, on pourrait croire issus.

Tu conduisais mes yeux sur la double éminence
Des seins où deux boutons de rose ont pris naissance,
Et qui tranchaient parmi les lilas qu'alentour,
En guirlande, y nouaient les ris et les amours.
Tu me vantais aussi de ses dormantes hanches
Les pavots et les lys aux belles feuilles blanches,
Et sitôt qu'éveillée, elle m'ouvrait les bras,
Ta clarté présidait à nos joyeux ébats,
Jusqu'à l'heure indécise où, fraîche de rosée,
L'aurore se jetait aux rideaux des croisées.
Que de fois ouïs-tu les soupirs éperdus,
Me proclamant vainqueur, par sa bouche rendus !
Exaltée, abattue, altière, suppliante,
Tour à tour, elle était sur sa couche pliante,
Occupée, au milieu de mes embrassements,
A mourir et renaître alternativement.
Et tu t'éjouissais quand, parmi les figures
Peintes diversement sur les hautes tentures,
Dans l'ombre où cet espiègle amour était caché,
Sonnait soudain le trait qu'il avait décoché !

O Toi qui n'as connu de mes heures que celles
Que les Parques tissaient d'une orine ficelle !
Pour avoir éclairé de si douce façon
Nos luttes, je te loue, ô Lampe, en ma chanson !
Et je veux que de toi toujours il me souvienne,
Cristalline, dorée, astrale, élyséenne,
Te dressant de mes vers un petit monument,
Pour marquer que tu fus pitoyable aux amants !

***

MÈRE auguste des dieux, déesse nourricière,
Force qui fais lever les blés de la poussière
Et s'éclater la feuille aux frais bocages verts,
Feu qui gonfles la grappe aux versants découverts,
Cybèle, aux seins puissants, qui habites les cimes
Brûlantes de Phrygie, honneur du mont Dindyme,
Cybèle ! si ton cœur est sensible, prends soin
De cette enfant fragile où mon sang se rejoint
Au sang d'une, pour belle, avouée entre toutes.
A peine, pour la vie, elle s'est mise en route.

Depuis qu'elle est venue au monde, j'ai, deux fois
Vu Pomone plier sous un fertile poids.
Sous les yeux de sa mère, active sentinelle,
Au pas elle a formé ses petits pieds rebelles,
Et le vœu de tout dire éveille, avant le temps,
Sur sa lèvre confuse, un murmure hésitant,
Mais, désignant du doigt le jouet qui l'attire,
Elle supplée au mot qui fuit par un sourire.
Elle aime la parure et se hausse pour voir
Son image lui rire à travers le miroir,
Et le monde s'assure, en la regardant faire,
Qu'elle porte en bouton la beauté de sa mère.
On éprouve déjà quelque chose en ses yeux
De ce charme alangui, de cet air gracieux
Que respire Emilie en toute sa personne.
Elle imite une fleur qui s'ouvre et qui rayonne,
Admire-la ! Couchée au fond de son berceau
(Sa mère à côté chante en tournant son fuseau)
Elle rit. Le soleil, à travers la maline,
L'atteignant à sa lèvre, entrouverte et pourprine,
Y frémit longuement comme un rayon de miel,
Signe qu'elle obtiendra l'éloquence du ciel.
Son front sommeillant luit du bel or qui s'y joue,
L'un de ses bras se tient replié sur la joue,
Et l'autre, au long des draps, laissant pendre la main,

Y fait descendre au bout cinq perles de carmin.
Est-il mélange ailleurs de lumière et de roses
Egal à cette enfant que tu vois qui repose ?
Protège-la ! Son père, en mille chants pieux,
Relevant leurs autels a mérité des dieux.
Que par toi ! sa jeunesse, ainsi qu'une onde pure,
Suive une douce pente égale en son murmure,
Ne réflétant, parmi les bouquets de roseaux,
Qu'un beau ciel traversé de tranquilles oiseaux.
Que par toi ! elle arrive, heureuse et fortunée,
Jusqu'au jour où, coiffé de roses, l'Hyménée
La donnant à l'époux qui la méritera,
Pour un nouveau destin, l'arrache de tes bras.

L'EAU ruisselle, Emilie a fermé les rideaux.
Le vent qui par secousse ébranle les vitraux,
Fait rage dans la rue et dans la cheminée.
Elle coud sous la lampe et sa tête inclinée
Montre, roulé en conque, un bel or qui reluit.
Son aiguille, en courant, crépite à petit bruit.
Sur la table accoudé, j'aide, avec des images,
Ma lente rêverie à se perdre aux nuages,
Tandis que l'eau du thé siffle devant le feu.

Le berceau de blanc tulle, entremêlé de bleu,
Immobile repose et l'enfant qui s'y loge
Mêle son souffle égal au rythme de l'horloge.
O Bonheur ! quand l'orage assiège l'horizon,
D'être, au milieu des siens, tranquille en sa maison,
De sentir du léger repas de tout à l'heure,
Comme un goût de laitage et de fruits qui demeure,
Et d'avoir près du feu qui vous tient enfermé,
Le sommeil d'un enfant, le bruit d'un être aimé.

Sur le haut dressoir veille un feu d'argenterie,
Un éclat de faïence orne la boiserie,
Le vieux buffet rustique, aux panneaux de noyer,
Se dresse, tout chargé de plats coloriés.
Sur la poutre enfumée une flamme rougeoie,
Et les sens pénétrés d'une confuse joie,
Je me laisse glisser à la tranquille paix
De ces rideaux profonds, de ce silence épais.
O dieux ! vous le savez qu'inquiet de nature,
J'ai voué ma jeunesse aux folles aventures.
Dieux ! je m'étais trompé : je le cherchais ailleurs,
Et c'est ici que j'ai rencontré le Bonheur.

LE SUFFRAGE DE L'AMOUR

OU

LE POÈTE JUSTIFIÉ

NYMPHES de Castalie ! est-ce assez de porter
Dans sa poitrine un cœur sensible à la Beauté,
Un sang noble où s'allume une flamme fréquente,
Pour qu'aussitôt la bouche en devienne éloquente ?
Répondez ! si la main où vit le plus de feux,
Sur la harpe appliquée, y soupire le mieux !
Suffit-il pour mieux peindre une amoureuse amorce
De l'avoir ressentie en soi-même avec force,
Et d'avoir rassemblé Cythère en son giron,
Pour de la Renommée occuper les clairons ?

Est-ce les mériter que d'honorer les Muses ?
Suis-je élu d'Apollon ou si le dieu m'abuse ?
Suis-je égaré d'un rêve, et si l'or que je vois
En fumée au réveil va glisser de mes doigts ?
Ainsi je m'agitais, pris du doute imbécile
Qui devant l'*Énéide* a fait trembler Virgile.
Emilie, occupée à cueillir l'ornement
Des prés, lut dans mes yeux mon secret sentiment,
Et, jetée à mon cou, pour chasser ce nuage,
Sa voix avec ces mots redressa mon courage :

« O l'Insensé ! qui laisse une prise à l'Ennui
Sans voir que le Bonheur qu'il cherche est près de lui !
Qui, traînant dans la Vie un cœur fragile et sombre,
Lâche la proie afin de courir après l'ombre !
O l'Ingrat ! qui préfère au suffrage obtenu,
De celle qui l'adore, un suffrage inconnu,
Et qui ne trouve point de louange plus chère,
Que celle qui lui vient d'une bouche étrangère !
Sache donc que la grâce éparse en tes écrits,
Puisqu'elle a su me plaire, a mérité le prix.
Tiens ! dit-elle, en plantant des roses sur ma tête,
Je te sacre aujourd'hui le prince des poètes,
Et j'en prends à témoins et la Terre et les Cieux,
Et ces pleurs que ta lyre a tirés de mes yeux !

Si quelqu'un t'ose un jour refuser la victoire,
Accuse l'ignorance et garde en ta mémoire,
Quand je ne serai plus qu'une ombre au noir séjour,
Que tu fus couronné par les mains de l'Amour ! »

Table des Matières

TABLE DES MATIÈRES

LA TOUR D'IVOIRE

L'Ame des choses 5
Le plaisant domaine 9
A Falguière 21

ANTIQUES

I. — La colère d'Achille 23
II. — Le retour de Jason 25
III. — Le chanteur privilégié. 27
IV. — Le Jugement de Paris. 29
V. — La surprise au bain 35
Inscription 37
Le modèle 39
Le triomphe de Léda 41

La perverse ingénue 43
Issé. 45
Le défi à l'amour. 47
La palette impuissante. 49
Le voluptueux. 51
La cachette improvisée. 53
Le silence éloquent. 55
Ismène. 57
La Gitane. 59
Figurines. 61
La matinée champêtre. 63
Le bijou indiscret. 65
La leçon du Silence. 67
A Paul Verlaine. 69
Le Portrait 71

A Lise Impitoyable

I. — *Admirez cette bague ancienne et dorée.* 73
II. — *Prenez ces fleurs où perle encore une rosée* . . 75
III. — *Vous riez. Je promène un front mélancolique.* 77
IV. — *Quoi que l'on ait écrit sur la princesse Hélène.* 79
V. — *Vous me fuyez sans cesse et ne voulez m'entendre* 81
Le Tombeau de la Gloire. 85
Sieste 93
Allégorie. 97

Les Odes

I. — Ode en l'honneur d'une tasse de porcelaine. . 103

II. — Ode olympique 109
III. — Ode forestière 115
IV. — Ode à son amie. 119

LES AMOURS D'EMILIE

Invocation propitiatoire 127
Romance. 129
Lorsque l'épais feuillage avait quitté les branches . . 133
Le cadeau nuptial 137
Ballade de la bonne rencontre 141
Elégie votive. 145
La lampe. 149
Mère auguste des dieux, déesse nourricière. . . . 155
L'eau ruisselle. Emilie a fermé les rideaux. . . . 157
Le Suffrage de l'Amour. 159

Annonay (Ardèche). — Imp. J. ROYER.

BINDING SECT. APR 18 1968

PQ
2635
A95T6

Raynaud, Ernest
La tour d'ivoire

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 02 03 05 012 3